Le Soir
PANORAMA

ICI MIEUX QUE LA-BAS

Une virée à Hambourg

Dès que j'ai lu le nom d'Altona sur une plaque signalétique, je me suis demandé quelle réminiscence il pouvait bien réveiller. Mais oui, Altona, ses séquestrés, Jean-Paul Sartre ! En flânant sur les berges de l'Elbe aux reflets gris, tout revient : Sartre n'a-t-il pas vécu en Allemagne avant la guerre, peut-être même à Hambourg ? Il avait étudié un temps en Allemagne, mais plutôt à Berlin.

Altona ? C'est ce quartier de Hambourg qui s'étale en une succession de boutiques du monde entier : restaurants italiens et turcs, phones box basanés, grandes surfaces allemandes. Ce qui lie les résidents entre eux, c'est le fait d'habiter un quartier populaire. L'histoire nous apprend que cet arrondissement de la grande ville portuaire allemande qui abrite de fameux chantiers navals appartenait, à sa fondation en 1535, au royaume du Danemark qui la perd à l'issue de la guerre germano-danoise de 1864, date à laquelle elle devient prussienne. En 1871, Altona se transforme en ville allemande. Ce n'est qu'en 1938 qu'elle fusionne avec Hambourg.

Dans *Les séquestrés d'Altona,* Sartre conte l'histoire d'une famille aristocratique allemande, les Von Gerlach. Les enfants, Leni et Werner, Johanna, la bru, attendent le père, entrepreneur et propriétaire de chantiers, pour un conseil de famille. Ils vont apprendre du même coup la grave maladie du père et le secret de Frantz, l'aîné. Pourchassé par les nazis pendant la guerre comme déserteur et par les antinazis comme collaborateur, Frantz est caché dans les combles de la maison alors qu'on le croyait en fuite aux antipodes. Il enregistre le récit de sa vie en vue d'un hypothétique procès. Chemin faisant, les enfants découvrent aussi que Frantz a torturé. Le père et le fils se retrouvent et, dans un geste commun, se suicident. En 1958, Sartre voulait écrire une pièce pour dénoncer la torture en Algérie mais, pour déjouer la censure alors implacable sur le sujet, il a pris le détour de cette famille engoncée dans sa rigidité bismarckienne pour raconter l'histoire de l'Allemagne, celle du crépuscule de ses dieux bourgeois.

Dans une gargote turque, rue Repeerbahn, dans le quartier rouge de Hambourg, le serveur me demande, dans un allemand à peine meilleur que le mien, : «Vous êtes grec ?»

Sur la vitrine, un drapeau noir sur lequel est gravée une tête de mort. C'est le fanion du F.C. Sankt Pauli, l'un des deux clubs de foot de la ville qui, selon un supporter, n'est pas terrible sur un terrain de sport où il se maintient péniblement en troisième division. Par contre, le club est une véritable institution dotée d'un fan club politisé et du soutien d'Astra, une bière bon marché du cru hambourgeois et d'une image de branchitude. Selon le statut du club et le règlement du stade, le F.C. St Pauli est un club sportif antifasciste et antiraciste. Il est présidé par Corny Littmann, propriétaire et acteur d'un théâtre-cabaret (Schmidt Theater et Schmidts Tivoli) près de Reeperbahn.

Rue Grosse Freiheit, au 32, une façade ne paye pas de mine. Une grille en fer et une étoile indique le mythique Star-Club où les Beatles, qui étaient alors cinq et non pas quatre et ne s'appelaient pas encore les Beatles, ont joué du 13 avril au 31 mai 1962. Le club a vu défiler les plus grosses pointures du rock de l'époque, de Ray Charles à Gene Vincent en passant par Fats Domino, Little Richard ou Jimmy Hendrix…

C'est à Hambourg que les garçons de Liverpool ont commencé leur carrière. Lorsqu'ils débarquent en 1960, engagés pour un contrat de deux mois à l'Indra-Club, un autre club de Sankt Pauli, ils sont complètement inconnus et leur répertoire tient en vingt minutes maximum.

Le rock étant alors interdit par le Sénat, on le jouait dans les bars à streep-tease, enfumés, malfamés, où les marins venaient blanchir leur nuit en buvant des bières et en faisant le coup de poing.

En deux ans de ce régime, ils se font une réputation et bientôt un nom. C'est à Hambourg en tout cas que leur image de parfaits gendres a été lissée. Lorsqu'ils jouaient au Star-Club, ils avaient encore ce look de rockers âpres. C'est Astrid Kirchherr, une jeune étudiante hambourgeoise, copine du bassiste de l´époque, Stuart Sutcliffe, qui leur conseilla la coiffure de jeunes hommes sages et tout propres qui allait devenir la leur. Une «Beatles Platz» est en construction au croisement de la Grosse Freiheit et de la Reeperbahn pour rappeler leur passage à Hambourg.

La nuit est maintenant en train de tomber. Les enseignes lumineuses de la Reeperbahn dansent comme autant d'étincelles qui annoncent le royaume de la nuit. De vieux marins d'opérette accrochent les chalands pour les inviter à s'engouffrer dans les peep-shows qui se succèdent à perte de vue. Partout sur le trottoir, présences diaphanes, comme irréelles, des jeunes femmes font du rentre-dedans dans l'accroche des passants. Elles sont pareillement moulées dans des jean's près du corps, peroxydées jusqu'au blond caricatural, la poitrine avantageusement siliconée et les lèvres botulisées.

Du Lehmitz, 22 Reeperbahn, le rythme lancinant du reggae déverse dans la rue sa mélancolique énergie. Le zinc est en fer à cheval. Dans un coin, un groupe de rock suédois sature la sono du miaulement des guitares électriques. Boostés à l'Astra, la bière locale, les fans de musique font un triomphe au groupe en reprenant la plupart des airs. Ils finissent sur *Sweet home Alabama* de Lynyrd Skynyrd. Il est près de minuit. La rue commence à peine à se réveiller. Les gens de la nuit se préparent à parcourir ce chemin de solitude partagée.

Ce matin, le but est de rallier l'Hamburger Kunsthalle pour visiter la rétrospective Mark Rothko. L'option est de le faire à pied. Il faut quitter Altona, parcourir la Reeperbahn, capitale de la nuit, fanée le matin, jusqu'au Stade du F.C. Sankt Pauli. Après avoir longé l'interminable Millerntordamm, on aboutit à la rue Ludwig Erhard, Ludwig Erhard, ministre fédéral de l'Economie (1949 à 1963) puis chancelier fédéral (1963 à 1966), considéré comme le père du Wirtschaftswunder, le miracle économique allemand, de l'après-guerre et de l'économie sociale de marché. On entre dans la rue Willy Brandt, chancelier fédéral de 1969 à 1974. Son Ostpolitik, ouverture à l'Est, a ouvert une nouvelle phase des relations avec la République démocratique allemande. Il est prix Nobel de la paix en 1971. On se souvient encore de son voyage à Varsovie où il s'est agenouillé devant un mémorial dressé pour les victimes du nazisme.

Place de la mairie. Le bâtiment qui sert de Parlement au Land de Hambourg, style néo-renaissance, a été construit entre 1886 et 1897. Il s'enorgueillit de compter 647 pièces, soit 6 de plus que le Buckingham Palace de Londres. En laissant derrière soi la Jungfernstieg, la rue des jeunes pucelles, cœur de la ville, lieu célébre de la ville hanséatique, on est en bordure de la Binnenalster, l'Alster Interieur, ce lac aussi grand qu'une mer. On voit d'ici la galerie. Il suffit juste de couper par la Brandsende, la rue de la Fin de l'Incendie, pour arriver à la Kunsthalle. Formée de trois immeubles dont le dernier, construit en 1997, a la sobre

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

élégance des constructions post-moderne, la Kunsthalle propose une rétrospective du peintre américain Mark Rothko. Après être passé par l'expressionnisme abstrait puis par le surréalisme, Rothko invente une nouvelle façon, méditative, de peindre. Il atteint dans sa maturité une dimension spirituelle sensible. La rétrospective montre ce cheminement vers la sobriété en partant des Subway Painting, des toiles presque réalistes du métro de New York, jusqu'à cette immense toile où flotte un carré noir, d'un noir flou, qui est comme le summum de la violence et de la tragédie.

Hauptbahnnof, gare principale de Hambourg. Sur la place, des hauts parleurs diffusent de la musique classique à longueur de journée. Il y a dix ans, la place était pleine de junkies, ces jeunes drogués qui rendaient la traversée de la place hautement périlleuse. La répression n'ayant pas donné de résultat, on a décidé de les chasser à coups de… musique classique. La délinquance a considérablement baissé dans le quartier et les junkies, qui ne supportent pas cette musique, ont disparu.

A. M.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com

LES INTERDITS DE VOITURE !

En Conseil des ministres, ensuite devant les maires, Abdekka a déclaré la guerre à la corruption. C'est donc clair ! Il ne…

… briguera pas de 3e mandat.

Non ! Assurément, il va falloir nous habituer à bien vérifier ce qu'il y a dans nos voitures, pour ceux d'entre nous qui possèdent un véhicule. Je dis ça parce que je viens de lire que le directeur d'Amnesty International Algérie a été arrêté par les forces de sécurité alors qu'il roulait en voiture, véhicule à bord duquel les gendarmes ont trouvé des exemplaires du dernier rapport d'Amnesty sur l'état des droits de l'homme dans le monde. Ainsi donc, s'il était admis depuis plusieurs mois déjà qu'il n'était pas très sage de circuler en voiture ou en autobus avec des bibles et autres matériels religieux hors islam, il semble bien, au vu de ce que vient de subir le patron d'Amnesty International Algérie, qu'il n'est pas non plus conseillé de laisser traîner le rapport annuel de l'organisation dans sa teuf-teuf. Et mon petit doigt, athée, sans signe extérieur d'appartenance religieuse, sans tee-shirt d'A.I. me dit que la liste des objets interdits de voiture n'est sûrement pas limitée à une bible et au rapport annuel d'une ONG. Fort de ce constat et de cette réflexion, ô combien profonde, j'arrive tous les matins en retard au boulot, et je me fais vertement engueuler par mon rédacteur en chef. J'ai beau lui expliquer, il ne veut rien comprendre. Pourtant, ce n'est pas sorcier : si j'arrive en retard au travail, c'est tout simplement parce que je prends tout le temps nécessaire, avant de démarrer ma voiture, pour vérifier qu'il ne s'y trouve pas quelque chose que les gendarmes pourraient me reprocher de transporter. Côté religion, pas de danger ! Ni Bible, ni Coran, ni Torah, ni aucun autre texte sacré. Pas de rapport annuel d'Amnesty International non plus. A peine lu, je l'ai fait circuler, trouvant tout de même dommage de le laisser traîner sur le tapis d'une voiture. L'autre jour, en nettoyant sous ces tapis, justement, j'ai bien trouvé des jouets de ma petite fille, des figurines représentant l'ogre Shrek, sa femme, la princesse Fiona et leur inénarrable et fidèle petit âne. Prudent, je les ai ramassés et rangés dans la chambre des enfants. On ne sait jamais, des fois que les gendarmes les prennent pour des signes ostentatoires d'appartenance culturelle. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.